

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1932

THÈSE

N°

568

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Louis BASLEZ

Né à Vatan (Indre), le 24 décembre 1906

LES POISONS

DANS

L'ANTIQUITÉ ÉGYPTIENNE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1932

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1932

THÈSE

No

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Louis BASLEZ

Né à Vatan (Indre), le 24 décembre 1906

LES POISONS

DANS

L'ANTIQUITÉ ÉGYPTIENNE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1932

DOYEN... M. BALTHAZARD

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.....	GRÉGOIRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	CLERC.
Pathologie chirurgicale.....	LENORMANT.
Anatomie pathologique.....	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée.....	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	Maurice VILLARET.
	CARNOT.
Clinique médicale.....	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants.....	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale...	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	N...
	N...
Clinique chirurgicale.....	CUNÉO.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique.....	TERRIEN.
Clinique urologique.....	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements.....	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.....	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.....	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.....	SERGENT.
Clinique de la tuberculose.....	Léon BERNARD.
Professeurs sans chaire.....	MAUGLAIRE.
	MULON.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE.. Neurologie et Psychiatrie.
 N. Physiologie.
 AUBERTIN Pathologie médicale.
 BÉNARD (H.)... Pathologie médicale.
 BROCC Pathologie chirurgicale.
 BRULÉ Pathologie médicale.
 CADENAT Pathologie chirurgicale.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHABROL Pathologie médicale.
 CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
 chirurgicale.
 DOGNON Physique.
 DONZELOT Pathologie médicale.
 ÉCALLE Obstétrique.
 FEY Urologie.
 GARNIER Pathologie expérimentale.
 GASTINEL Bactériologie.
 GATELLIER ... Pathologie chirurgicale.
 GIROUD Histologie.
 HARVIER Pathologie médicale.
 HAZARD Pharmacologie.
 HOVELACQUE . Anatomie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 HUTINEL Pathologie médicale.
 JOANNON Hygiène.
 HALPHEN..... Oto-rhino-laryngologie.

MM.

LABBÉ (Henri) . Chimie biologique.
 LAROCHE (G.).. Pathologie médicale.
 LEMAITRE Oto-rhino-laryngologie.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 LÉVY-VALENSI. Neuro-psychiâtrie.
 LIAN Pathologie médicale.
 N. Histologie.
 MONDOR Pathologie chirurgicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET . Pathologie chirurgicale.
 MOURE Pathologie chirurgicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 OLIVIER Anatomie.
 PIÉDELIEVRE Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 QUÉNU Pathologie chirurgicale.
 RICHET Physiologie.
 SANNIÉ Chimie biologique.
 SÉZARY Dermatologie et Syphili-
 graphie.
 VALLERY-RADOT (Pasteur). Pathologie
 médicale.
 VAUDESCAL .. Obstétrique.
 VELTER Ophtalmologie.
 VERNE Histologie.
 VIGNES Obstétrique.
 TROISIER..... Pathologie expérimentale

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

BUSQUET Pharmacologie.
 GUÉNIOT Obstétrique.
 LEQUEUX Obstétrique.
 LEROUX Anatomie pathologique.

MM.

NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 RETTERER Histologie.
 ZIMMERN Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.

ABRAMI Clinique médicale.
 CHIRAY Clinique médicale.
 DEBRÉ Clinique médicale.
 DUVOIR Clinique médicale.
 FIESSINGER .. Clinique médicale.
 LAIGNEL-LEVASTINE. Clinique médicale
 BASSET Clinique chirurgicale.
 CHEVASSU Clinique chirurgicale.

MM.

HEITZ-BOYER Clinique chirurgicale
 MATHIEU Clinique chirurgicale.
 MOCQUOT Clinique chirurgicale.
 PROUST Clinique chirurgicale.
 SCHWARTZ .. Clinique chirurgicale.
 LE LORIER Clinique obstétricale.
 LÉVY-SOLAL .. Clinique obstétricale.
 METZGER Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT		Éducation physique.
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ.....		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE, A MA MÈRE

Je leur dois tout.

MEIS ET AMICIS

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE TOURS

A MONSIEUR LE DOCTEUR BOSC (*in memoriam*)

A MONSIEUR LE DOCTEUR GAUDEAU

*Qu'il trouve ici l'assurance de tout notre
respect et de toute notre reconnaissance pour
son précieux enseignement clinique.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR GUILLAUME-LOUIS

Directeur de l'Ecole de Médecine de Tours
Chirurgien chef de l'Hospice général de Tours

Témoignage de profonde gratitude.

A MES MAITRES DE L'HOPITAL
DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

A MONSIEUR LE DOCTEUR VENOT

*Qui nous a donné l'exemple des plus
hautes qualités professionnelles et morales.
Puisse cette belle figure nous guider toujours
dans l'exercice de notre difficile profession.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR CHERECHEWSKI

*Qu'il trouve ici l'expression de notre vive
reconnaissance.*

A MESSIEURS LES DOCTEURS LAMARE ET LARGET

*Qui nous témoignèrent tant d'indulgence
et de bienveillante bonté.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR BRUEL

En qui revit Louis Véron.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

A MONSIEUR LE DOCTEUR LOUIS RAMOND

Hommage de respectueuse admiration et de profonde reconnaissance pour la bienveillante sollicitude qu'il nous a toujours témoignée.

Nous lui devons l'essentiel de notre formation clinique.

A MONSIEUR LE DOCTEUR CANTONNET

Qui nous a toujours montré tant de bienveillance et de spirituelle bonté.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR VILLARET

Témoignage de profonde gratitude.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

*Qui nous a fait le grand honneur de bien
vouloir présider cette thèse.*

LES POISONS

DANS

L'ANTIQUITÉ ÉGYPTIENNE

Introduction

Nous ne nous dissimulons pas, en abordant ce sujet, les difficultés que nous aurons à rencontrer en cours de route, et dans ce travail de toxicologie historique un premier problème nous arrête : la délimitation de notre sujet.

Si les Anciens croyaient savoir parfaitement bien ce qu'il convient d'appeler un poison, il en est tout autrement de nos jours. « Les préparations dont nous faisons usage n'agissent réellement qu'à cause de leur toxicité qui apporte un trouble étranger à l'économie ». C'est Claude Bernard, le fondateur de la médecine expérimentale qui identifie ainsi l'action médicamenteuse à l'action toxique. Il exprime encore plus nettement cette opinion : « des médicaments ou des poisons, ce qui est exactement la même chose ».

Pour fixer un peu les idées sur ce que l'on doit entendre par « un poison », nous retiendrons l'explication de Claude Bernard : un poison apporte « un

trouble étranger à l'économie ». Cependant si l'on qualifiait de « poison » toute substance qui modifie le fonctionnement de l'organisme, le domaine de la toxicologie risquerait de s'étendre à l'infini. Nous pensons donc qu'« un poison est un corps qui, introduit dans l'économie, par quelque voie que ce soit : cutanée, sous-cutanée, digestive, intra-vasculaire, produit une telle modification de l'économie que l'équilibre de celle-ci peut être compromis ou même détruit ».

Et, même sous cette forme, cette définition est trop étendue : il n'existe en effet pas de substance qui ne finisse par compromettre le fonctionnement d'un organisme lorsqu'elle y est introduite en quantité suffisante et pendant un temps suffisamment prolongé. Ainsi donc *la toxicité est toujours une question de dose*.

Nous devons faire une autre restriction concernant la voie d'introduction : on sait, par exemple, que l'eau distillée — que personne n'aurait l'idée de ranger parmi les poisons — est d'une haute toxicité lorsqu'elle est introduite directement dans le sang où elle détruit les globules rouges en modifiant la pression osmotique. Par contre on a pu l'utiliser en injections intra-musculaires pour lutter contre les anémies.

Nous avons pensé donner au terme de poison la signification que lui accorde le public. Mais dans l'esprit de ce dernier, le poison ne répond guère qu'à une utilisation criminelle. Or, nous verrons dans ce travail que dès l'antiquité le poison a été utilisé pour des buts multiples : magie, pharmacologie, toxicomanie, et empoisonnement bien entendu.

On comprend donc que l'étude des poisons à une époque de l'histoire nécessite l'examen approfondi de nombreux faits. Aussi, pour pénétrer l'usage des poisons chez les anciens Egyptiens nous a-t-il fallu faire appel à de nombreuses sources : histoire de la médecine, chimie, botanique, toxicologie, minéralogie. Nous rendons hommage aux égyptologues qui nous ont permis d'approfondir l'histoire de ce peuple, de comprendre sa vie quotidienne, sa religion, et de soulever un coin du voile qui recouvre encore les mystères de ce lointain passé.

C'est donc en cherchant dans des travaux extrêmement divers que nous sommes arrivé à reconstituer le rôle que jouèrent les poisons dans l'antiquité égyptienne ; rôle qui, à n'en pas douter, fut considérable. Grâce à certaines particularités de sa flore, au grand développement des pratiques magiques et à l'état relativement évolué de la science et de la civilisation, l'Egypte eut la réputation, pendant toute l'antiquité, d'être la patrie même des poisons. Ne lisons-nous pas dans l'*Odyssée* : (1)

« Et alors, Hélène, fille de Zeus, eut une autre pensée et, aussitôt, elle versa dans le vin qu'ils buvaient un baume, le Népentès, qui donne l'oubli des maux. Celui qui aurait bu ce mélange ne pourrait plus répandre de larmes de tout un jour, même si l'on tuait devant lui, par l'airain, son frère ou son fils bien-aimé et s'il le voyait de ses yeux. Et la fille de

1. Chant IV, vers 227 et suivants.

Zeus possédait cette liqueur excellente, que lui avait donné Polydamna, femme de Thôth, en Egypte, terre fertile qui produit beaucoup de baumes, les uns salutaires et les autres mortels. »

Nous avons toutes raisons de penser que la médecine grecque doit beaucoup aux Egyptiens. Il y a pourtant une très grande différence entre la médecine telle qu'elle nous apparaît après la lecture des papyrus médicaux et telle que l'enseignèrent les livres d'Hippocrate, mais la thérapeutique repose sur des bases communes et la confrontation des chronologies laisse supposer que grande fut l'influence des fils de Thôth sur les disciples d'Hippocrate.

Les témoignages que nous possédons sur les connaissances des Egyptiens concernant les poisons dénotent une science déjà assez évoluée. On ne peut par contre que se perdre en hypothèses lorsqu'on cherche les origines mêmes de la notion de poison. Reconnaître les plantes ou les minéraux toxiques, voilà pourtant la base première de la notion de poison et même, pourrions-nous dire, de la toxicologie. La première utilité de cette notion est la défense de soi-même contre ces substances ; la seconde leur utilisation contre autrui. Ce n'est qu'après que l'homme a dû reconnaître les plantes dont la toxicité est moins apparente et qu'il a utilisées comme médicaments, comme stupéfiants, ou comme accessoires des mystères religieux.

Ce que nous pouvons affirmer avec plus de certi-

tude, c'est que les connaissances concernant les poisons se sont trouvées concentrées pendant longtemps chez une caste dont les membres semblent avoir rempli, en particulier en Egypte, des fonctions complexes. Les collèges sacerdotaux de l'Egypte pharaonique ont centralisé toutes les connaissances de leur époque et en ont gardé jalousement le secret. Les prêtres des premières dynasties furent à la fois sorciers, médecins, chimistes, ingénieurs, astronomes : « philosophe, exorciste, magicien, physiologiste, thérapeute, et, sans doute, pince-sans-rire, telles étaient les qualités requises de quiconque prétendait, sur les bords du Nil, au rôle difficile de médecin », dit Ch. Leleu.

Plus tard la spécialisation de toutes ces fonctions devint considérable et l'Egypte connut la première le médecin spécialiste. Ophtalmologistes et gynécologues égyptiens eurent une grosse réputation pendant l'antiquité. Mais au début c'est avant tout le prêtre qui détient le secret des poisons. Secret révélé à de très rares initiés après de multiples épreuves dont nous possédons les descriptions en particulier dans les œuvres de Plutarque.

Ce sont les prêtres de Thôth, identifié plus tard à Hermes Trismegistes, qui détenaient ces secrets redoutables. Thôth fut à la fois le fondateur de la magie et de la médecine et ses adeptes possédaient sans nul doute des connaissances très étendues. Bien peu nous sont parvenues. Le recueil hermétique, comprenant 49 livres, et qui résume la science des

Egyptiens, renferme très peu de renseignements au sujet des substances vénéneuses. C'est qu'il est probable que la science des poisons fit partie des connaissances ésotériques dont la plupart sont définitivement perdues.

* * *

Nous avons tenté, dans ce travail, de reconstituer les connaissances des anciens Egyptiens concernant les poisons. Nous avons vu que les sources actuellement connues ne permettent qu'une reconstitution fort imparfaite ; leur utilisation est même souvent délicate, étant donné la diversité des opinions et la difficulté de certaines interprétations.

Nous tenterons une étude d'ensemble des principaux corps toxiques connus des Egyptiens. Nous envisagerons leur provenance, leur préparation, leurs propriétés toxiques, leurs usages (chap. I).

Nous insisterons sur l'emploi des poisons dans les pratiques magiques, dans le culte des différentes divinités et dans les mystères. Malgré la rareté des témoignages directs, il existe des indices certains du rôle considérable que les poisons jouaient dans ces pratiques (chap. II).

Malgré certaines particularités de la pharmacologie égyptienne un certain nombre de poisons étaient utilisés comme médicaments. Nous les étudierons dans le chapitre III.

En dernier lieu, nous envisagerons les toxicomanies dans l'ancienne Egypte. Il n'est nullement douteux que

celles-ci furent très répandues. Nous espérons apporter quelques précisions à ce sujet (chap. IV).

Tel est le plan de notre travail. Malgré les difficultés notables que nous avons rencontrées et malgré la modeste importance de notre contribution, nous espérons avoir éclairci quelque peu ce point de toxicologie historique.

CHAPITRE PREMIER

Les poisons connus des Egyptiens

« L’Egypte est la terre classique du poison », dit Cabanès qui cite de nombreux auteurs, unanimes à ce sujet. On ne peut pourtant reconstituer que bien imparfaitement la formule de tous les poisons que distillèrent les prêtres et les magiciens. La liste que nous donnerons ne doit donc représenter qu’une minime partie des connaissances toxicologiques de ce peuple.

Nous avons défini au début de notre travail ce que nous entendions par ce terme de poison. Parmi les corps que nous pourrions grouper sous cette appellation se trouvent des substances de nature très disparate. Les unes, tel l’acide cyanhydrique et ses sels, tels les métaux toxiques connus des Egyptiens (mercure, plomb, cuivre), tels les métalloïdes comme l’arsenic et l’antimoine, sont des poisons cellulaires. La cellule vivante, mise en présence de ces corps, est troublée dans ses fonctions élémentaires. D’autres, comme les substances actives du suc de pavot, les diverses solanées, l’alcool, sont des corps agissant électivement sur le système nerveux, ce qui les rend particulièrement propres aux toxicomanies.

Certes, la classification rationnelle des substances toxiques serait celle qui tiendrait compte de leur mode d'action. Pour la clarté et la facilité de l'exposition, nous nous en tiendrons à une classification simple, basée sur la provenance du poison, et nous distinguerons des poisons minéraux, des poisons végétaux et des poisons animaux.

a) **Poisons minéraux.**

Les faits historiques et l'archéologie montrent que les connaissances métallurgiques des Egyptiens furent fort avancées. Ils utilisèrent un grand nombre de nos métaux usuels : fer, cuivre, plomb. Ils connurent aussi un certain nombre de corps minéraux toxiques : le mercure, l'arsenic, l'antimoine.

LE MERCURE. — Ce métal joua un rôle considérable dans la chimie spagyrique et dans l'alchimie ainsi que nous l'apprend le recueil d'Hermès Trismegistes. Ce métal liquide exerça une véritable fascination sur les esprits. Il fut d'abord représenté par le signe ☿, désignant une sorte de contre-argent, puis on appliqua au mercure le signe d'Hermès ☿. Sa toxicité fut très bien connue des Grecs et Galien le qualifie d'agent délétère.

Il est néanmoins peu sûr que le mercure ait été employé comme poison ; le mercure métallique est en effet relativement peu toxique et quasi-impossible à dissimuler, ce qui rend difficile son utilisation pour

les empoisonnements criminels. Les Egyptiens ne pouvaient connaître qu'un sel de mercure, le sulfure, sous forme de cinabre, utilisé comme fard. Nous connaissons donc bien peu de choses de l'utilisation du mercure comme médicament chez les Egyptiens.

L'ARSENIC. — On ne possède que des notions assez confuses sur l'emploi de l'arsenic pendant toute l'Antiquité. Il s'y est trouvé confondu avec l'antimoine, le soufre, le mercure, sous des noms variés, surtout sous le nom de sandaraque. Ni l'arsenic métalloïde, ni ses sels ne semblent avoir été connus.

L'ANTIMOINE. — Ce que nous venons de dire à propos de l'arsenic s'applique en grande partie à l'antimoine. Il y a cependant lieu de retenir à propos de ce corps les travaux concernant le collyre noir trouvé dans certains tombeaux égyptiens. Selon un grand nombre d'auteurs ce collyre, — qui d'ailleurs n'en était pas un puisqu'il servait à farder les paupières — était composé principalement d'antimoine. De nombreuses analyses, de Wilkinson, de Florence et Loret, ont montré que ce collyre était presque exclusivement composé de sulfure de plomb et qu'il ne contenait pas trace d'antimoine. Pour d'autres auteurs ce dernier corps aurait été révélé par l'analyse chimique. Il semble qu'il s'agisse là d'un produit minéral naturel, de composition mal définie et il est possible que certains échantillons aient pu contenir de l'antimoine.

LE PLOMB. — On ignore si les Egyptiens utilisaient

le plomb comme poison lent ou s'ils furent sujets à l'empoisonnement accidentel par ce métal. Pourtant Nicandre donne une excellente description clinique de l'empoisonnement par la litharge, et montre les particularités de la colique (1).

LE CUIVRE. — D'après Maspéro et Leleu la thérapeutique égyptienne aurait beaucoup utilisé les sels de cuivre. Ces auteurs citent, selon le papyrus Ebers, le sulfate de cuivre qui aurait été incorporé dans des pommades, potions et collyres. Florence et Loret, dans leurs travaux sur le collyre vert trouvé dans le tombeau de la princesse Noub-Hotep, pensent que cette préparation était composée de carbonate basique de cuivre mélangé à un silicate naturel.

Luering cite plusieurs recettes médicales qui renferment du vert-de-gris.

LE NITRE. — Le nitrate de potassium ou de sodium semble avoir été utilisé très fréquemment dans la pharmacopée égyptienne. Nous n'insisterons pas sur ce sel étant donné son peu de toxicité.

LA SOUDE. — Les alcalis caustiques : soude, potasse, ammoniacque, semblent avoir été connus et étaient obtenus, comme nous l'enseigne le papyrus Ebers, par évaporation des mares.

1. Alexi Pharmaca, vers 594 et suivants. Edition Ant. Mar. Salvini. Florence, 1764.

LA PIERRE MEMPHITE. — Les Egyptiens connaissaient l'anesthésie locale. Les cailloux ramassés aux environs de Memphis avaient la réputation de diminuer la douleur lorsqu'on les appliquait sur les plaies. Dioscoride (1) nous apprend que, réduite en poudre et appliquée sur l'endroit voulu, cette pierre provoque une telle insensibilité que le malade n'éprouve aucune douleur. Pline rapporte des faits analogues (2), mais il délaye la même poudre avec du vinaigre. Plusieurs hypothèses ont été faites sur la nature exacte de cette pierre. Il s'agissait de cailloux arrondis, à surface bien lisse, de la taille d'une obole. Lewis Spence pense que c'était là une préparation secrète vendue par les prêtres du culte de Thôth. Abdel Aziz Nazmi a émis une hypothèse plus simple : il s'agissait simplement de petits morceaux de marbre qui, à la faveur du vinaigre appliqué en même temps, auraient dégagé de l'acide carbonique qui possède un certain pouvoir anesthésique local. Sprengel émet l'hypothèse que la pierre de Memphis était un asphalte qui, au contact de la flamme, aurait dégagé des vapeurs bitumeuses abondantes capables d'étourdir le patient.

D'autres auteurs, enfin, considèrent qu'il s'agissait là d'une pierre siliceuse revêtue d'un enduit narcotique. Au dire de Lémérie, cet enduit aurait été cons-

1. *De Medica Materia Libri sex*. 1547, p. 481.

2. *Natural. histor. Ianus Bibliotheca teubueriana*, Lipsiae, 1860, t. V, p. 115, Lib. XXVII, § 11.

titué par de l'opium répandu naturellement sous forme de latex par les pavots cultivés en Egypte (1).

Malgré l'autorité de cet auteur qui admet cette dernière hypothèse, nous nous en tiendrons à celle, plus simple, adoptée par Aziz Nazmi.

Telles sont les substances minérales toxiques vraisemblablement connues des Egyptiens.

b) **Poisons végétaux.**

Selon la mythologie égyptienne Thôth ou Horus, ou encore Hermès Trismegistes a révélé à ses prêtres les remèdes qui guérissent les maux dont souffrent les hommes. Ces remèdes, tous les peuples du monde ont cru les trouver dans les plantes. L'expérience ancestrale a dû, en outre, montrer qu'il y a des plantes dont l'ingestion provoque des désordres graves, et qui peuvent même causer la mort.

Nous savons que la science des anciens Egyptiens fut assez avancée pour qu'ils aient pu songer à isoler les principes actifs de certains végétaux. Ils savaient préparer des extraits qu'ils utilisaient ensuite dans de l'eau, du vin ou de la bière. Le suc du pavot était consommé mélangé à des boissons ; ils distillaient les noyaux des fruits pour préparer l'acide cyanhydrique que ces noyaux contenaient.

Nous allons examiner une à une les principales plantes dont l'utilisation semble avoir été repandue

1. Poulin Jean, *Les anesthésiques avant l'anesthésie*, Paris, Le François, 1931.

soit dans un but criminel, soit comme médicaments ou comme stupéfiants.

LE NEPENTHÈS. — Nous avons vu que le népenthès fut essentiellement un principe euphorique destiné à faire oublier les chagrins, les dangers, à redonner du courage aux guerriers (1). L'analogie est grande avec les principes toxiques utilisés actuellement par les habitués des paradis artificiels.

On discute depuis longtemps sur la nature exacte des substances que cette boisson a pu renfermer. Galien pense que ce fut la buglosse, d'autres ont supposé qu'elle contient de la jusquiame (2), ou une autre solanée; Hahn, plus récemment pense qu'elle était préparée à partir d'une sorte de glaïeul. L'opinion la mieux fondée semble être celle qui suppose l'opium comme étant la substance active du népenthès. Nous ne possédons qu'un seul témoignage direct de la connaissance de l'opium par les Egyptiens : dans le papyrus Ebers nous lisons en effet : « Remède pour empêcher les enfants de crier trop fort. On prend des graines de la plante Speun, mélangée avec de la fiente de mouches comme il y en a sur les murs. On en fait une masse, on la passe et on l'administre pendant quatre jours ».

D'après Lewin, l'Egypte serait le pays où le pavot a été cultivé en premier lieu. De là sa culture se serait

1. Diodore de Sicile, livre 1^{er}, sect. 2.

2. Virey, *Du népenthès*. *Bulletin de Pharmacie*, t. V, 1813, p. 49 à 60.

répandue en Asie-Mineure, en Grèce, à Rome. Nicandre donne d'ailleurs une excellente description de l'empoisonnement par le pavot. Nous y retrouvons les symptômes cliniques habituels et le doute ne peut subsister : il s'agit bien là d'une intoxication opiacée.

Comme le fait remarquer Lewin, l'effet bienfaisant de l'opium, tel qu'on le voit dans les descriptions du népenthès, semble ne se manifester pleinement que chez les opiophages habituels. Il nous faut donc supposer qu'il y a eu déjà chez les Egyptiens des habitués de la drogue. Il ne semble pas qu'on l'ait fumée, mais elle a certainement été utilisée dans les boissons.

Les Anciens ne semblent pas avoir connu la nature exacte du népenthès. Pline, avec sa crédulité habituelle, affirme qu'il fut fabriqué à l'aide d'une plante, l'helenium, poussant sur les lieux où Hélène versa des larmes. D'une façon générale le népenthès fut considéré comme un breuvage magique et secret dont les prêtres d'Egypte gardaient jalousement la formule.

LA JUSQUIAME. — Nous avons vu qu'on a pu supposer que la jusquiame entrait dans la composition du népenthès. Ce que nous savons de l'action physiologique des graines de jusquiame est contraire à cette hypothèse. Il est néanmoins certain que les Egyptiens connurent la jusquiame et qu'elle a dû jouer un grand rôle dans la pratique de la magie. Nous y reviendrons plus loin.

LE DATURA. — Cette solanée a dû être confondue

avec la jusquiame, la belladone, et d'autres végétaux de la même famille. Actuellement le datura pousse dans toute l'Afrique Orientale et les indigènes en fument les feuilles. Cette plante porte le nom de « mna-ra » ou de « muranha ». Nous étudierons par la suite les propriétés hallucinantes de ces solanées, qui les font appeler par le peuple « l'herbe au diable » ou « l'herbe aux sorciers ».

LA CORIANDRE. — D'après les travaux de Loret, certaines graines trouvées dans des tombeaux et désignées sous le nom de graines « ounshi » seraient de la coriandre. Le papyrus Ebers nous montre le rôle considérable que jouaient ces graines en médecine et dans les cérémonies religieuses. Leurs propriétés excitantes, enivrantes et aphrodisiaques étaient particulièrement recherchées. On les consommait en les mêlant au vin ou à la bière. Elles étaient souveraines contre toutes tumeurs, abcès, gonflements. Apéritives, laxatives, toniques, elles étaient très employées dans les maladies de cœur.

LE CAROUBIER. — Le fruit et l'écorce du caroubier, selon Loret, ont été utilisés comme aphrodisiaque et vermifuge.

LA CIGUË. — Les auteurs anciens, Plutarque, Nicandre, Dioscoride, affirment que la ciguë était connue des Egyptiens. Tel est également l'avis de Hofer, de Brugsch et de Lüring. La description des troubles

occasionnés par l'absorption de ciguë n'est pas parvenue jusqu'à nous.

L'ACONIT. — Cabanès affirme que l'aconit aurait été connu des Egyptiens. Comme pour la ciguë nous n'avons pu établir cette affirmation sur des bases rigoureuses.

LE CHANVRE et le HASCHICH. — On a cru longtemps que le chanvre indien avait été introduit en Egypte au ^{xiii}^e siècle de notre ère par les Assassins ou Haschichins (mangeurs d'herbe). Les travaux récents de Meissner semblent montrer que la culture du chanvre indien fut très répandue, aux ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles avant J.-C., en Asie Mineure et en Egypte. Les Assyriens l'appelaient « quounnabou » et s'en servirent comme encens. Galien et Diodore de Sicile rapportent que le chanvre fut consommé comme boisson dans certains pays orientaux. Il est difficile de distinguer extérieurement le chanvre ordinaire du chanvre indien producteur de haschich. Pourtant, à en croire Galien, il s'agissait bien de *Cannabis indica* puisque le chanvre consommé en Egypte « pris avec excès provoquait l'engourdissement et des visions très recherchées ».

L'ACIDE CYANHYDRIQUE. — D'après le témoignage de plusieurs papyrus, Hoffer, Dutheil, Brugsch, affirment que les Egyptiens distillèrent l'acide cyanhydrique à partir des noyaux de pêche. La liqueur obtenue et sur l'activité de laquelle il est inutile d'insister, fut appe-

lée « l'eau amère ». Ce poison semble avoir été surtout utilisé par les collèges sacerdotaux contre ceux de leurs membres qui auraient tenté de divulguer les secrets dont ils avaient la garde. Aussi, dans leurs écrits, l'hiéroglyphe du pêcher est-il devenu emblème de la punition des traîtres.

LINIMENTS MYSTIQUES. — Lewis Spence fait mention d'un onguent qui aurait déterminé une crise de folie lorsqu'on l'appliquait sur la tête. Un autre liniment aurait eu la curieuse propriété d'exagérer les impressions extérieures pendant le sommeil : le patient frictionné avec cette pommade faisait d'étranges et magnifiques rêves. Une lumière allumée dans la pièce où il dormait lui faisait percevoir des couleurs splendides et violemment contrastées, le moindre bruit était entendu comme le grondement du tonnerre. Tout contact provoquait des sensations douloureuses ou voluptueuses... Le chanvre indien semble bien être en cause dans cette description. Il paraît qu'entraient également dans cette pommade le jus de persil, d'aconit, de jusquiame, et de nombreux autres ingrédients.

c) **Poisons animaux.**

La médecine égyptienne utilisa largement les humeurs et les organes animaux. Il semble en avoir été de même, et pour une plus large part, de la science des poisons. Le serpent, en particulier, est l'emblème de la méchanceté, de la mauvaise action.

L'histoire bien connue de Cléopâtre montre que l'empoisonnement par les serpents fut un procédé de suicide et de crime très répandu.

En dehors des venins de serpents on utilisait le sang de taureau, l'urine de divers animaux et aussi de l'homme, le venin de crapaud, le poison de la suie, le lièvre marin.

LES VENINS DE SERPENTS. — Nicandre donne la description de nombreux serpents venimeux. Les plus employés étaient l'aspic, qui mit fin aux jours de Cléopâtre, la vipère. Certains collègues sacerdotaux ont eu, semble-t-il, de véritables élevages de serpents, ceux-ci étant utilisés comme de soi-disant accessoires du culte. Le grand serpent Apepi fut lui-même l'objet d'un culte spécial.

LE VENIN DE CRAPAUD. — L'utilisation de la bave de crapaud, très répandue parmi les empoisonneurs de de tous les temps et en particulier pendant la Renaissance et le ^{xvii}^e siècle, remonte à une tradition égyptienne. Il semble actuellement prouvé que le crapaud secrète par ses glandes cutanées et salivaires un venin très toxique lorsqu'on l'administre par voie digestive ou lorsqu'il est inoculé par une plaie cutanée. Le crapaud n'en reste pas moins pour l'homme un animal inoffensif puisqu'il ne possède aucune arme pour inoculer son venin.

La tradition hermétique indique un procédé pour exalter la virulence de cette sécrétion : on fouette le

crapaud dont la bave devient alors beaucoup plus toxique.

Un autre procédé consiste à ne recueillir le venin que quelques jours après la mort de l'animal. La virulence se trouvait de ce fait très augmentée, sans doute à cause de l'apparition de ces alcaloïdes toxiques de la putréfaction : les ptomaines

L'URINE et les MATIÈRES FÉCALES. — La médecine égyptienne faisait un grand emploi des liquides d'excrétion. Certains de nos guérisseurs emploient d'ailleurs encore l'urine comme moyen thérapeutique avec des résultats que la crédulité populaire qualifie de miraculeux ! Il serait bien étonnant que ces étranges médications n'eussent provoqué maints désastres mais qui peut-être ont passé inaperçus.

LA SUIE. — Les auteurs grecs mentionnent souvent le poison de la suie, sous le nom d'*αἰδανή* ; il entrait dans la composition de nombreux médicaments. Il figure dans la pommade magique dont nous avons parlé plus haut. Son identification nous semble impossible actuellement.

LE LIÈVRE MARIN. — Cet animal mystérieux et qui possédait un poison redoutable nous a été décrit de façon terrifiante et imprécise par Nicandre. Il s'agit probablement d'un poisson venimeux :

Telle est la liste des substances toxiques que nous

avons pu établir. L'identification des végétaux ou des minéraux désignés le plus souvent par un hiéroglyphe présente des difficultés souvent insurmontables. Il est certain également que la liste que nous avons donnée est loin d'être complète. Pour des raisons sur lesquelles nous ne reviendrons pas la plupart des préparations vénéneuses n'étaient en effet connues que de rares initiés qui gardèrent bien leurs secrets.

Comme on peut s'en convaincre en lisant les satires d'Horace et de Juvénal, la Rome des empereurs était infestée de magiciens et de sorcières égyptiens qui tous prétendaient posséder les secrets des prêtres d'Horus. Il est en effet possible qu'un grand nombre des breuvages préparés par Locuste et les autres sorcières célèbres de l'Antiquité aient été transmis d'après les rites égyptiens. Le « secret du crapaud » fut utilisé par la Marquise de Brinvilliers qui usa volontiers du venin de crapaud mélangé à de l'arsenic.

L'exemple de la pommade dont nous avons tout à l'heure décrit l'action toxique prouve encore le grand développement de la toxicologie chez les Egyptiens. L'énumération que nous avons tentée ci-dessus ne peut malheureusement qu'en donner une idée bien imparfaite.

Dans les chapitres suivants nous étudierons les diverses utilisations des poisons dans la magie, dans la thérapeutique et enfin dans les toxicomanies.

CHAPITRE II

Les poisons dans la magie.

Les breuvages magiques, les philtres, ont joué dans la sorcellerie de toutes les époques de l'histoire un rôle bien plus considérable encore qu'on ne le croit. Nous commençons seulement à connaître une partie des substances toxiques que les sorciers de toutes les races emploient pour provoquer, au bénéfice de leur art, des visions, des hallucinations de toutes sortes. Il en est qui se bornent à évoquer des visions colorées, voluptueuses ou pénibles ; d'autres sont capables de déterminer des actes illogiques ou criminels. Nous reviendrons plus loin sur l'usage de ces substances en tant que stupéfiants, nous nous attacherons ici uniquement à leur étude au point de vue de la magie. D'après nos documents et le témoignage des auteurs grecs, on peut diviser les substances dont usèrent les magiciens en deux catégories principales : l'une comprend les solanées (jusquiame, datura, belladone), l'autre le chanvre indien et d'autres corps dont l'absorption par les voies respiratoires pouvait provoquer des réactions hallucinatoires.

Toutes ces substances furent utilisées de trois manières différentes :

- absorbées avec les boissons,
- appliquées en pommades ou préparées avec des parfums.
- brûlées sous forme de plantes sèches.

Les auteurs égyptiens des papyrus ne nous donnent aucune indication sur le rôle des drogues dans les mystères religieux. Il faut aller jusqu'aux historiens grecs pour avoir quelques renseignements. Plutarque décrit en détail les mystères de Trophonius, mystères qui persistent jusqu'à son époque. Cette description aurait été fournie par un nommé Timarches qui avait tenté l'initiation.

En lisant Plutarque on a nettement l'impression que les visions que l'initié subissait dans les grottes de Trophonius étaient des rêves d'intoxiqué. Une céphalée violente accompagne le commencement des visions, cette même céphalée reparait à la fin. Il semble que le novice dort pendant tout le temps où il est en proie à des visions. Il est en effet immobile et les apparitions mystiques évoluent autour de lui. Ces hallucinations sont provoquées par un des trois procédés indiqués plus haut et même bien souvent par une combinaison de ces trois manières.

Plutarque, en accord avec Pausanias et saint Epiphanius (épître contre les hérétiques), nous apprend que le novice devait absorber deux sortes de potions : l'une, puisée dans le fleuve de l'Oubli, le « Léthé », l'au-

tre venant du puits du Souvenir, « l'eau de Mnémosyne ». Ces boissons n'avaient sans nul doute d'eau que le nom, et représentaient bien plutôt un breuvage magique. D'autre part il semble que la cérémonie de l'initiation comportait l'application d'un onguent, coutume qui persiste encore pour l'avènement des rois. Enfin le sanctuaire où avait lieu la cérémonie était parfumé par diverses herbes mélangées d'encens et de myrrhe.

Une autre preuve de l'intoxication qui accompagnait l'initiation est fournie par ce fait que dans bien des cas les novices gardèrent des troubles organiques après la cérémonie. Le novice Timarches dont Plutarque a recueilli les confidences mourut trois mois après son initiation. Suidas assure qu'une mélancolie persistante suivit souvent la consultation des oracles. Remarquons cependant qu'il ne faudrait pas attribuer systématiquement cette mélancolie à l'intoxication causée par les drogues magiques.

Les oracles étaient en effet fréquemment consultés pour des troubles mentaux. N'acceptons donc qu'avec prudence cette dernière conclusion.

Il semble bien enfin que la Pythie de Delphes prophétisait sous l'influence des vapeurs sulfureuses qui entraient dans la grotte par des fissures du sol.

*
* * *

Pendant toute l'Antiquité et le Moyen-Age personne n'eut l'idée d'essayer d'identifier les substances actives

qui entraient dans la composition des breuvages magiques. De nos jours quelques essais faits dans ce sens ont fort peu avancé nos connaissances à ce sujet.

Les solanées jouaient sans nul doute un rôle considérable dans la provocation des hallucinations. Nous connaissons bien maintenant les effets physiologiques et les phénomènes psychiques causés par l'absorption des divers poisons que contiennent ces plantes. Nous pouvons donc essayer de démêler la part de chacune d'elles dans les effets des philtres magiques. « Des renseignements récents sur les impressions subjectives des malades auxquels on avait fait absorber de la scopolamine — l'élément le plus actif de la jusquiame — nous en apprennent davantage, dit Lewin, que tous les renseignements fournis par les anciens auteurs. Ces malades ressentent dans la tête une impression de pesanteur comme celle causée par un corps lourd reposant sur elle. En même temps il leur semble qu'une force invisible leur abaisse les paupières. La vue devient vague et les objets apparaissent étirés dans le sens de la longueur. Toutes sortes d'hallucinations de la vue se produisent, les yeux restant ouverts... Puis les paupières se ferment pour le sommeil. L'odorat et le goût subissent eux aussi des altérations. Lorsqu'il dort l'individu est entouré d'apparitions fantastiques ».

On voit donc que l'effet de la jusquiame se rapproche beaucoup de celui des breuvages mystiques que l'on fit boire aux novices. Insistons sur ce fait que l'intoxiqué par la jusquiame est immobile et que des visions évoluent autour de lui. Remarquons enfin que le sujet

se souvient de ses visions et peut parfaitement bien les raconter. Sans pouvoir pousser trop loin le rapprochement avec les breuvages magiques, notons que les Anciens savaient fort bien que la jusquiame était propre à simuler la démence et que c'était là un moyen de provoquer des prophéties.

Les Egyptiens firent également usage du datura dont les effets, bien que très analogues à ceux de la jusquiame, s'en distinguent cependant d'une façon sensible : L'intoxication par le datura détermine également des hallucinations auxquelles tous les organes des sens peuvent participer, mais ces hallucinations s'accompagnent toujours d'une impulsion motrice. Elle s'en distingue par l'amnésie totale concernant les événements qui se sont déroulés lorsque l'individu était sous l'influence de la drogue.

Ces deux caractéristiques de l'intoxication par la stramoine font que cette plante a été souvent employée dans un but criminel. L'individu ensorcelé et surtout intoxiqué par l'ingestion du datura ou par l'absorption des fumées pouvait commettre des actes criminels qu'on arrivait à lui suggérer et ne se souvenait plus de rien une fois la drogue éliminée. Le datura pouvait donc fort bien fournir l'eau dite « de l'oubli ».

* * *

Nous avons vu qu'il était permis de supposer que les Egyptiens connaissaient le haschich. On sait que son absorption s'accompagne d'hallucinations. « Ce

sont surtout des illusions de la vue, de l'ouïe et de la sensibilité générale, dit Lewin. Ces dernières sont habituellement de caractère désagréable. Les sens deviennent plus affinés et plus subtils. Les perceptions des sons, par exemple, n'ont plus aucun rapport avec les émissions sonores véritables. Si un sujet en cet état rit et parle, son oreille perçoit comme un grondement de canon. Un murmure donne l'impression d'une chute d'eau. La tête devient comme la source brûlante de feux d'artifice. Il en jaillit des pluies d'étoiles ou des gerbes multicolores » (1).

Et Baudelaire *Petits poèmes en prose*, p. 188, nous décrit ainsi les effets de la drogue. « Les yeux visent l'infini. L'oreille perçoit des sons presque insaisissables au milieu du plus vaste tumulte. C'est alors que commencent les hallucinations. Les objets extérieurs prennent lentement, successivement, des apparences singulières ; ils se déforment et se transforment... Les sons se revêtent de couleurs et les couleurs contiennent une musique... Les notes musicales deviennent des nombres... on dirait qu'on vît plusieurs vies d'homme en l'espace d'une heure ».

En comparant ces descriptions avec celles des effets de la pommade magique, nous voyons qu'il s'agit dans les deux cas d'une exagération des impressions extérieures qui prennent une tonalité affective extraordinairement accusée. Il est probable que le haschich fit partie de la formule de cette pommade. L'action

1. Lewin, *Paradis artificiels*, page 144.

pourtant, ne peut en être exactement superposée ; mais la description ancienne peut être faussée et amplifiée. On pourrait imaginer également que les Anciens aient pu exercer une action très sélective sur notre psychisme, par des mélanges qui nous sont demeurés inconnus.

* * *

Une troisième catégorie de substances pouvant déterminer également des hallucinations comprend les produits de déchet des métabolismes animaux. Ainsi, déclare Lewin, « c'est l'action chimique des déchets organiques qui cause les hallucinations que l'on rencontre si fréquemment dans les maladies fébriles ». Nous savons maintenant que ces produits contiennent des ptomaines qui se retrouvaient assurément dans les excréments utilisées par les Egyptiens dans leurs formules magiques. La muscarine de certains champignons vénéneux a une action hallucinatoire analogue à celle de la bétaine qui se rencontre fréquemment dans les excréments.

L'expérimentation dans ce domaine rencontre souvent des difficultés insurmontables, et il n'est possible de se documenter qu'à la faveur des empoisonnements accidentels ou criminels provoqués par ces substances.

Il semble donc, d'après ce que nous venons de dire, que la magie égyptienne ait usé largement de certains poisons capables de déterminer des hallucinations

sensorielles. Ces dernières permettaient peut être aux prêtres de se mettre dans un état favorable à la prophétie et aux oracles ; elles étaient provoquées, à coup sûr, pour impressionner le profane et renforçaient l'autorité de la caste privilégiée.

Nous ne possédons de documents que sur les pratiques magiques de l'époque alexandrine, mais celles-ci dérivent assurément des mystères de l'époque pharaonique et semblent avoir été fixées par des traditions millénaires.

CHAPITRE III

Les poisons dans la thérapeutique égyptienne

La notion de l'analogie de l'action toxique et de l'action médicamenteuse est une idée moderne. Pour les Anciens, un médicament était exactement le contraire d'un poison. Il faut en effet une connaissance déjà avancée de la physiologie et de la pharmacologie pour se convaincre du contraire. Il ne nous appartient pas ici de développer les théories médicales des Egyptiens. Elles étaient aussi dépourvues de bases scientifiques que celles des Grecs ; c'étaient des doctrines philosophiques dans l'élaboration desquelles l'anatomie et la physiologie n'entraient pour rien. Les grands papyrus médicaux, Hérodote, Galien, nous donnent un exposé de ces théories.

Comme il arrive encore de nos jours, la médecine pratique fut complètement indépendante de ces théories. Pendant les trois millénaires, dont l'histoire nous est quelque peu parvenue, l'art médical a beaucoup évolué. Comme chez tous les peuples, ce sont les simples qui ont fourni les premiers éléments de la thé-

rapeutique. C'est l'époque mythologique où Trôth, premier médecin et magicien, enseigne aux hommes les secrets de la nature. Plus tard, comme le montrent les documents qui nous sont parvenus et qui datent de la deuxième moitié du second millénaire avant notre ère, la thérapeutique consistait surtout en médicaments d'origine animale. Les Egyptiens pratiquèrent alors une véritable opothérapie. Les différents organes des animaux connus avaient chacun leurs indications particulières : on utilisait la chair musculaire, le cœur, le foie, la bile, le sang, l'urine, les matières fécales, la corne, le poil, le lait, la cervelle de la plupart des mammifères domestiques et sauvages.

Quelle pouvait être la raison de cette prépondérance des médicaments d'origine animale ? Il est fort difficile de répondre à cette question autrement que par des hypothèses plus ou moins fragiles. Il est possible que la toxicité des végétaux utilisés soit apparue considérable aux thérapeutes qui bien entendu ne possédaient pas de test pour déterminer l'activité d'un médicament. Or, la teneur des végétaux en principes actifs peut varier dans de notables proportions selon les conditions d'humidité, de température ; selon la qualité du sol, la saison. Le test biologique qu'ils pouvaient utiliser n'était constitué que par la réaction du malade ; il était loin donc d'être sans danger.

Les thérapeutes connurent d'ailleurs les variations d'activité d'une même plante, mais ils les attribuèrent à une cause mystique. Il fallait trouver, dit Maspéro, « le moment précis où il faut se les procurer et les

appliquer ; telle herbe n'a toute sa puissance que si on la cueille la nuit, à l'heure de la pleine lune ; telle n'est efficace qu'en été... »

Parmi les végétaux utilisés, en dehors de ceux que nous avons étudiés plus haut à propos des substances vénéneuses connues des Egyptiens, il faut mentionner le cèdre dont la sciure et les copeaux étaient appliqués sur les plaies et considérés comme lénitifs ; il faut également citer le sycomore ou « arbre de vie » qui possédait de multiples indications thérapeutiques.

Une cinquantaine d'espèces végétales font partie des plantes médicinales mentionnées dans les papyrus. Nous n'en avons identifié qu'une minime partie. Les autres attendent encore l'égyptologue ingénieux double du botaniste qui les tirera du mystère qui les enveloppe encore.

Loret étudia de façon approfondie la flore de l'ancienne Egypte d'après les papyrus et les débris végétaux trouvés dans les tombeaux. Nous lui devons d'avoir identifié la coriandre dans la graine ounshi l'ache dont l'herbe mati, le caroubier, le cèdre.

Il est bien difficile de découvrir un système dans la thérapeutique égyptienne. Elle semble avoir été purement empirique et à aucun moment l'expérimentation n'est intervenue pour vérifier l'action des drogues. Empoisonneurs et magiciens ont appliqué une méthode beaucoup plus scientifique à l'étude des poisons ; ils expérimentèrent les produits toxiques sur les esclaves et les prisonniers de guerre. Mais ils réservèrent soigneusement leurs connaissances pour perpétrer leurs

méfais et se gardèrent bien d'en faire bénéficier la thérapeutique.

En ce qui concerne les substances minérales employées, peu d'entre elles furent vraiment toxiques ; le nitre ne devient dangereux qu'à des doses élevées, les sels de cuivre sont beaucoup moins toxiques qu'on l'a cru au siècle dernier ; la pierre memphite semble n'avoir eu d'autre rôle que l'anesthésie locale.

Les formes médicamenteuses employées semblent dénoter la crainte des empoisonnements par administration de médicaments. Les thérapeutes égyptiens prescrivirent étonnamment peu de potions ; le véhicule de celle-ci était alors l'eau, les différentes sortes de vin ou de bière, la tisane d'orge, le miel, le lait l'urine. Mais le plus souvent c'est la voie cutanée ou la voie rectale qui furent employées. Les pommades et les cataplasmes, souvent très complexes, furent appliqués indifféremment à toutes les maladies. De même les clystères pouvaient être la forme d'administration des médicaments les plus étonnants.

Tout ce que nous connaissons de la médecine des Égyptiens, tout au moins de celle appliquée par les médecins laïques indique donc une sorte de crainte, d'obsession du poison. Il dut y avoir à côté de cette thérapeutique dont la pauvreté nous surprend une médecine qui, ésotérique, disposait d'autres moyens. Elle était l'apanage des prêtres-magiciens qui employaient en dehors des prières et des incantations des breuvages magiques dont l'effet sans nul doute n'était pas toujours anodin.

« Les maladies n'avaient pas toujours une origine naturelle, dit Maspéro. Elles étaient produites par des spectres ou par des esprits malfaisants qui entraient au corps de l'homme et qui trahissaient leur existence par des désordres plus ou moins graves. En combattant les effets extérieurs on parvenait tout au plus à soulager le patient. Pour arriver à la guérison totale, il fallait supprimer la cause première, en éloignant par des prières le démon possesseur » (1).

Nous voyons là la première tentative d'une thérapeutique étiologique.

1. Maspéro. Les plantes dans l'Antiquité et au Moyen-Age, *Journal des Savants*, 1897, page 477.

CHAPITRE IV

Les toxicomanies dans l'ancienne Egypte

De tous les temps, sous tous les climats, dans toutes les races, l'homme fit usage de ces substances dont l'absorption, en modifiant ses sensations extérieures ou sa cénesthésie, provoque dans son organisme des réactions agréables. L'étude scientifique de ces corps qualifiés de stupéfiants, de narcotiques, n'est encore qu'à ses débuts. Nous en connaissons néanmoins déjà un très grand nombre et une immense variété. « L'homme les utilise au fond des forêts primitives, sous le haut feuillage qui, dans sa misère, résume pour lui tout le confort. Il s'en sert dans l'île perdue dont les flots battent les rives et elles lui donnent momentanément l'illusion d'une plus haute intensité de vie, soit qu'il s'adresse à elles en connaissance de cause, soit que, plus primitif, il en recueille les bienfaits sans savoir ce qu'il fait. Il s'en sert sur le sommet de monts lointains, lorsqu'il se sent écrasé dans son isolement par le sentiment informulé de l'étroitesse morale et matérielle de son existence et qu'il veut faire

plus riche au moyen d'excitants de la monotonie de sa vie végétative. Les hommes s'en servent dans la splendeur de leur civilisation lorsqu'ils désirent pour un motif quelconque l'accroissement agréable des états subjectifs » (Lewin). *Paradis artificiels*, trad. F. Gidon. Paris, Payot, 1928, p. 4.

Il est évident qu'une catégorie de substances dont l'usage répond à ce point au besoin du psychisme humain le plus primitif comme le plus évolué a dû être utilisée par les anciens Egyptiens. Nous avons d'ailleurs de nombreux témoignages matériels de l'existence des toxicomanies chez ce peuple. L'une d'elles au moins fut très répandue : l'alcoolisme. Il est certain que d'autres connurent une grande faveur.

Homère a peint de façon saisissante les méfaits de l'intoxication chez les lotophages montrant les ravages occasionnés par l'utilisation habituelle de cette drogue.

Nous adopterons à propos des stupéfiants dont firent usage les fils des pharaons la classification de Lewin basée sur l'effet électif des diverses drogues.

Dans le premier groupe cet auteur range les substances euphoriques (Euphorica). « Ces agents diminuent et, éventuellement suspendent les fonctions d'émotivité et de perception au sens le plus vaste du mot et à tous les degrés ; tantôt avec réduction ou suppression de la conscience, et, en mettant le sujet dans un état agréable de bien-être physique et psychique, avec libération des états affectifs. » A cette définition de Lewin correspond

incontestablement la substance dont nous avons parlé sous le nom de népenthès, contenant presque certainement de l'opium.

Dans le deuxième groupe, nous rangeons les agents hallucinants (*Phantastica*). Ces substances donnent lieu « à une excitation cérébrale évidente, qui se manifeste aussi sous forme de déformation des sensations, d'hallucinations, d'illusions et de visions. Ces phénomènes peuvent être accompagnés ou suivis de troubles de la conscience ou d'autres symptômes de désadaptation des fonctions cérébrales. » Parmi ces corps les Égyptiens semblent avoir connu les solanées, le chanvre indien et firent peut-être usage de certains corps d'origine animale.

Parmi les substances énivrantes constituant le troisième groupe, ils connaissaient l'alcool sous des formes diverses. Par contre, ils ne semblent pas avoir connu d'agents purement hypnotiques ou purement excitants.

L'action de tous ces corps est d'ailleurs extrêmement complexe d'autant que les Anciens firent usage des plantes entières alors que nous savons que de nombreux alcaloïdes peuvent être extraits d'un même végétal. L'opium, par exemple, contient au moins trois alcaloïdes nettement caractérisés — chacun ayant une action élective : — il en est de même de nombreux autres corps.

Nous avons discuté plus haut sur la nature opiacée du népenthès. Nous avons par ailleurs des documents

hiéroglyphiques montrant qu'on utilisait fréquemment le suc de pavot sur les bords du Nil. Nous n'avons par contre aucun document authentique attestant l'existence d'une véritable toxicomanie de l'opium. Faut-il en conclure que celle-ci n'existait pas ? Il ne le semble pas. Il est probable que les préparations opiacées faisaient partie des breuvages secrets et que de cette façon n'importe qui ne pouvait se les procurer. Mais les Grecs, dès le v^e siècle avant notre ère, se plaignent des ravages que fait l'opium et déconseillent formellement son emploi en thérapeutique (Diagoras de Melos). Nous avons vu que Nicandre le considérait comme un poison. Mais il ne parle pas de toxicomanie. Son commentateur Eutecnios n'en parle qu'en termes vagues. Cependant Prospero Alpini, au xviii^e siècle, sans citer la source de son affirmation, déclare des Egyptiens : « Longo tempore sic illi assuescunt, ut mox, vel trium etiam drachmarum pondus alicui tuto per os assumere audeant » ce qui fait une dose de plus de douze grammes d'opium par jour. Une telle quantité suppose évidemment, comme le dit l'auteur lui-même, une accoutumance de longue date qu'on peut aisément qualifier d'opiomanie.

Il est probable que cette coutume, si tant est qu'elle ait existé en Egypte sous la forme qu'elle a revêtu en Chine, n'était répandue que dans certaines classes et notamment dans la caste sacerdotale.

Nous ne revenons pas ici sur les substances hallucinantes dont nous avons étudié les effets à propos de l'intervention de ces agents dans les pratiques magi-

ques. Peut-on parler, en dehors de leur rôle dans les mystères, d'une toxicomanie par le chanvre ou par les solanées. Là encore nous manquons de documents. On sait par Galien que les Egyptiens consommèrent le chanvre à leurs repas sous forme de boisson, de petites pilules ou de galettes. Mais il s'agit d'une époque avancée, de l'ère alexandrine et cet usage peut fort bien avoir été la conséquence de l'introduction des mœurs grecques ou asiatiques dans la vie égyptienne.

Actuellement les Arabes et les indigènes d'Egypte font une forte consommation de haschich et de datura. On fume les feuilles dans la pipe, ou bien on allume de grands feux avec de l'herbe sèche. De quand date cette habitude ? On n'en sait rien, mais elle remonte sans doute fort loin. Au siècle dernier, on crut que la connaissance du haschich nous venait d'Egypte. Baudelaire, dans ses *Poèmes en prose*, où il a célébré le haschich, écrit que « les propriétés excitantes du chanvre étaient bien connues dans l'ancienne Egypte. » Puis, on a cherché la patrie du haschich en Asie. Dernièrement on revient à l'idée première et on affirme que les Egyptiens, bien avant l'ère chrétienne, connurent les propriétés du chanvre.

Ce que nous savons d'une façon plus authentique, c'est l'usage que les Egyptiens firent des boissons alcooliques. Ils connurent le vin dès la première dynastie de l'ancien empire, et l'hiéroglyphe du pressoir à vin apparaît sous le règne de Den-Semti. Le vin rouge, le vin blanc, le vin noir et enfin le vin du nord étaient consommés en grande quantité. Ce dernier, qui était

le plus estimé, correspondait au vin maréotique des Grecs. La consommation de vin alla sans doute en augmentant, puisque Ramsès II ordonna la plantation de nouvelles vignes s'étendant depuis le Delta jusqu'en Nubie. Les grands oasis du nord, celui du sud, furent également garnis de vignobles.

Dans le nouvel empire on ne se contenta pas de ces quatre catégories de vins : on en fabriqua de nouvelles en les mélangeant et plusieurs peintures représentent la fabrication de ces « cocktails » à l'aide d'un système compliqué de siphons. Ainsi, sur une inscription tombale datant de la 18^e dynastie on lit qu'on mettait dans les sépultures six catégories de vin et quatre sortes de bière.

La bière en effet jouit d'une aussi grande faveur que le vin. Pendant l'ancien empire le « vin d'orge » comprenait quatre catégories. Plus tard on estime surtout la bière dont l'orge provenait d'Asie-Mineure. Sous les Ptolémées la plus réputée fut la bière Zythos fabriquée avec de la graine de Haute-Egypte.

Les boissons alcooliques étaient fort en honneur sous l'ancien empire. On en buvait dans les réunions pour se mettre en gaieté. C'est ainsi qu'une inscription datant de la 17^e dynastie porte l'exhortation d'un hôte à ses convives :

Mets-toi en humeur de fête

et une convive d'y répondre :

Donne-moi 18 coupes de vin, vois ; j'aime l'ivresse.

Le peintre la montre d'ailleurs en train de vomir.

Ainsi les Egyptiens connaissaient l'ivresse occasionnée par l'alcool, et, à partir de la 19^e dynastie, l'ivrognerie commence à être réprouvée, ce qui en laisse supposer la grande extension.

Un papyrus nous a transmis cette réprimande d'un père égyptien à son fils accusé d'ivrognerie (Erman Ranke) :

*On me dit que tu délaisses les livres,
Que tu erres de rue en rue.
L'odeur de la bière
La bière éloigne les hommes de toi,
Elle est la perte de ton âme
Tu es comme un gouvernail brisé sur le bateau
Qui n'obéit dans aucune direction ;
Tu es comme un temple sans dieu,
Comme une maison sans pain (1).*

Il existe un grand nombre d'inscriptions dans ce sens sur les tombeaux et les monuments. Il semble donc qu'il y eut une véritable campagne anti-alcoolique, ce qui donne idée de l'extension de cette habitude.

Y eut-il d'autres toxicomanies chez les Egyptiens ? Cela est probable. Parmi les plantes qu'ils connurent, la coriandre semble avoir pu procurer une sensation de bien-être suffisante pour que son usage se répandit. Mais les documents nous manquent pour nous permettre de dresser un tableau complet des substances

1. Aegypten, Berlin, 1930, 2^e édition, p. 288.

qui donnèrent lieu à la recherche des « paradis artificiels ».

S'il faut déplorer les ravages dus à la toxicomanie il est permis néanmoins de regretter que la médecine des Egyptiens n'ait pas fait usage de ces agents thérapeutiques si indispensables dans la lutte contre la douleur et qui tiennent à juste titre une si grande place dans l'arsenal thérapeutique moderne.

Conclusions

1° La définition du terme de « poison », que nous avons tentée au début de ce travail se heurte, nous l'avons vu, à une difficulté qui provient de l'identité d'action du médicament et du poison.

Entre la drogue bienfaisante et le poison mortel il n'y a pas de différence de nature, mais bien plutôt une question de dose.

Cette idée émise par Claude Bernard trouve d'ailleurs sa justification dans l'orientation actuelle de la thérapeutique.

2° En étudiant les sources de nos connaissances sur les poisons tels qu'ils furent connus des Egyptiens de l'Antiquité, on arrive à la conviction que ce peuple possédait des notions toxicologiques étendues. Cette réputation, répandue dans tout le Monde Ancien, semble bien être justifiée.

« L'Egypte est la terre classique du poison ».

Cette réputation maintes fois exprimée par les auteurs grecs et latins contraste avec l'extrême pauvreté des renseignements précis. Cela tient à notre avis à deux causes principales.

- a) Le secret des poisons ne fut connu que d'un tout petit nombre d'initiés qui en gardèrent soigneusement les formules. Elles ne purent ainsi être divulguées et parvenir jusqu'à nous.
- b) La difficulté est grande pour identifier des substances dont on ne connaît souvent que l'hiéroglyphe. C'est la raison pour laquelle, parmi les très nombreuses plantes dont la désignation nous est parvenue, quelques-unes seulement ont pu être identifiées

3° L'examen des sources les plus autorisées nous a permis d'établir que les Egyptiens connaissaient les corps toxiques suivants :

Mercure, Arsenic, Antimoine ;
Cuivre, Opium, Jusquiame ;
Datura, Coriandre, Cigüe ;
Haschich, Acide cyanhydrique ;
Venins de serpent, de crapaud ;
Poisons des urines et des matières fécales.

4° Les substances ayant pour propriété de provoquer des hallucinations (jusquiame, datura, haschich), furent employées dans la pratique de la magie et dans les mystères célébrés en l'honneur des divinités.

On peut reconnaître dans l'effet des divers breuvages que l'on faisait absorber aux participants aux mystères l'action des trois plantes ci-dessus.

5° Parmi les substances stupéifiantes ayant suscité de véritables toxicomanies, c'est l'alcool qui fut le plus à l'honneur en Egypte. Il était consommé sous forme de vin et de bière, dont on produisit de multiples variétés. Au début du 2^e millénaire avant notre ère, l'ivrognerie fut suffisamment répandue pour provoquer une véritable campagne de propagande anti-alcoolique.

En dehors de l'alcool, la consommation de l'opium (sous forme de potions euphoriques dans le genre du népenthès) et du chanvre indien doit être signalée. Nos documents ne permettent cependant pas de supposer que cette toxicomanie ait atteint la même ampleur que celle occasionnée par l'alcool.

6° Il n'est pas douteux que l'impression de pauvreté de la toxicologie égyptienne, impression qui ressort de la consultation des papyrus et de l'étude des auteurs grecs et latins, ne corresponde point à la réalité. Il est bien à craindre cependant qu'il soit à jamais impossible de soulever, même en partie, le voile épais qui recouvre ce lointain et mystérieux passé.

Vu : le Président de la thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu : le Doyen,
BALTHAZARD,

Vu et permis d'imprimer :
le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Abdel Aziz Nazmi. — La médecine au temps des Pharaons.
Thèse de Médecine de Montpellier, 1903.

Prospero Alpini. — De medicina Ægyptorum. Leyde,
1745.

Brian Brown. — The wisdom of the Egyptians.

Brugsch. — Notice raisonnée d'un traité médical égyptien.
Leipzig, 1863.

Cabanès. — Poisons et sortilèges. Paris, 1903.

Chabas. — La médecine des anciens Égyptiens. Paris,
1863.

Champollion-Figeac. — L'Égypte ancienne. Paris, 1832.

Diodore de Sicile. — Œuvres complètes éditées par F. Hoef-
fer.

Dutheil. — Dictionnaire des Hiéroglyphes.

Ebers. — Papyrus Ebers. Zeitschr. f. ges. Sprache u.
Alth., 1873, III, 41.

Florence et Loret. — Le collyre noir et le collyre vert du
tombeau de la princesse Noub-hotep. Vienne,
1895.

Griffith. — A medical papyrus from Egypt. (Brit. Med.
Journ., 1893, II, 11).

Hahn. — Sur la nature du népenthès (Chronique méd.,
1^{er} sept. 1898).

- Joret.* — Les plantes dans l'Antiquité et au Moyen-Age, histoire, usages et symbolisme. Paris, 1895.
- Leleu.* — Le poison à travers les âges. Paris.
- Lewin.* — Les paradis artificiels. Paris, 1928.
- Loret.* — Etudes de droguerie égyptienne. Paris, 1894.
- Recherches sur plusieurs plantes connues des anciens Egyptiens. Paris, 1893-1894.
- Maspero.* — The dawn of the civilization. London, 1896.
- Ménard.* — Hermes Trismegistes. Paris, 1866.
- Plutarque.* — De Iside et Osiride. .
- Plinius Secundus.* — Historia naturalis.
- Poulin.* — Les anesthésiques avant l'anesthésie. Paris, 1931.
- Spence Lewis.* — The mysteries of Egypt. London.
- Wilkinson.* — The manners and customs of ancient Egyptians. London, 1878.
-

1995. — Imp. spéciale de la Lib. Le François, 91, boul. St-Germain, Paris. — 11-1932
